

## LE TEMPS DES INVASIONS.

Durant près de six siècles, du début du 5<sup>ème</sup> à celui du 11<sup>ème</sup>, l'Armorique subit trois « invasions » plus guerrières que pacifiques, trois arrivées de populations « étrangères » qui s'accaparèrent un territoire peu peuplé<sup>1</sup>.

Bretons, Francs et Normands devaient trouver belle et riche l'Armorique pour ainsi se jeter sur elle. Les bretons y bâtirent des abbayes, donnèrent des noms étranges aux villages et bourgs locaux, tandis que d'autres, les Francs, bataillant contre les précédents, bâtirent des châteaux et s'imposèrent au final comme seuls seigneurs des lieux. Arrivant après eux, ce furent les normands qui s'empressèrent de piller un peu tout ce qui pouvait l'être et qui, chassés, s'en allèrent comme ils étaient venus, par mer, pour retourner dans leurs royaumes du Nord.

Cette époque du haut Moyen-Age breton, que l'on peut dater de façon générale de 476, déposition du dernier empereur de Rome, Romulus Augustule, à 987, date de l'arrivée du premier capétien, nous est connue par les chroniques royales ou d'autres rédigées par des religieux ; par des textes hagiographiques également élaborés dans les monastères... avec toutes les réserves que nous devons avoir vis-à-vis de ces écrits ; et beaucoup par l'archéologie. Pensons à Suscinio pour lequel la réelle date de naissance n'est toujours pas connue avec certitude et pour lequel, seules les fouilles récemment réalisées nous permettent d'en avoir une connaissance de plus en plus précise.

### **Arrivée des bretons dans le pays vannetais... invasion qui n'en peut-être que le nom ?**

À l'époque romaine le terme Armorique, ne revêtant pas l'exact territoire de l'actuelle Bretagne, une certaine confusion peut s'installer si on entend par Armorique uniquement le territoire de la seule Bretagne actuelle. L'Armorique antique, désignée ainsi, était une entité qui allait de la Normandie à la Loire et jusque vers Bourges. Si ce terme « Armorique » est bien issu du mot gaulois « are mori » signifiant « gens qui habitent près de la mer », son utilisation romaine et post romaine allait largement au-delà du littoral.

### **Une présence Bretonne déjà ancienne en Armorique.**

L'ancienneté de la présence de « bretons » de « Bretagne » en Armorique, ou ailleurs dans la partie continentale de l'Empire est néanmoins avérée par divers auteurs et faits militaires relatés.

Les premiers bretons signalés en Armorique sont ceux qui vinrent au secours des Vénètes en guerre contre César. Ceci est mentionné dans le premier chapitre de son « De Bello Gallico ».

Plin (né en 23, décédé en 79) mentionnait déjà de son vivant, la présence de « Britanni » dans la région du Tréport, qui était en Armorique, selon la terminologie de l'époque.

Puis, un texte fait mention de leur présence, venus réprimer une révolte d'armoricains (lesquels ?) vers 150 à 200, sans doute en 184 lors que Commode mata un soulèvement d'assez ample importance.

En 383, Maxime, accompagné d'un grand nombre de bretons, aurait ramené en Armorique les légions romaines qui occupaient les îles britanniques, bien que cette version soit actuellement contestée, puisque Maxime retourna en « Bretagne » après cette date et certainement pas sans ses soldats. Un peu plus tard en 410, Honorius, en rapatriant la « legio II Augusta », abandonna totalement les tribus et les populations des îles britanniques à leur sort face aux invasions maritimes. L'objectif pour

---

<sup>1</sup> La population de l'Armorique, en plein déclin à la fin de l'Empire de Rome, aurait compté environ de 200 000 à 300 000 habitants et divers historiens donnent pour les migrations bretonnes, le chiffre de 30 à 50 000 personnes, soit de 10 à 30% de la population indigène. R.G Giot donne un chiffre double, 100 000 personnes au minimum, pour les deux vagues d'immigration allant du 4 au 6 siècle. C'est suffisant, quel que soit le nombre exact, pour modifier un territoire dans ses structures sociales et politiques.

En comparaison, les peuples des « Grandes Invasions », Francs, Goths, Alamans...entrant dans l'empire romain ne représentaient en moyenne que 10 % des populations déjà établies. Intégration plus qu'invasion, mais prise du pouvoir

Rome était de ramener sur le Limes le maximum de légions afin de défendre l'empire.

Et en 411 la défense des territoires « ossisme » et « vénète » est confiée à des « foederati » (mercenaires) bretons

En 461, des bretons auraient débarqué sur la Loire, 12 000 hommes dit-on, avec leur roi Riothamus (que Léon Fleuriot a proposé d'identifier à Ambrosius Aurelianus, roi suprême de l'île) y sont signalés, mais était-ce 12 000 soldats ou une population de 12 000 personnes, ou un chiffre peu crédible ?

C'est ce même roi breton qui vers 470, avec ces mêmes 12 000 guerriers, aurait participé à une bataille contre les Wisigoths dans le Berry pour le compte de l'empereur Anthémius avant d'apparaître de nouveau sur la Loire en 489.

Ceci inciterait donc à dire que les « bretons » étaient bien présents dans l'Empire, qu'ils n'en étaient pas étrangers et que déjà leur intégration est un fait connu et reconnu. Léon Fleuriot ne mentionne-t-il pas également leur présence aux Champs Décumates (Allemagne).

Sans oublier le fait que de nombreux armoricains, marins et marchands, séjournèrent régulièrement en Bretagne. Techniquement, traverser la Manche était un « jeu d'enfant », cela ne présentait aucune difficulté. La principale route maritime de cette « invasion », partant du pays de Galles, des pointes de Cornouaille ou des régions du sud « Bretagne », était celle qui traversant la Manche, atteignait l'Armorique nord. Une autre longeait les côtes, s'arrêtant le long du littoral sud de l'Armorique, sur ses îles, et allait ensuite jusqu'en Galice.

De son côté, l'Irlande n'est distante de la Bretagne insulaire que d'environ 55 milles marins (soit 100 km) et la Cornouaille britannique (Cornwall) de l'Armoricaine que d'une centaine de milles marins. Au Moyen Âge, selon les vents, cette distance était parcourue en environ 36 à 40 heures (une nuit encadrée de deux journées avec départ le matin, arrivée le lendemain soir) à la vitesse de 3 à 4 nœuds (5,5 à 7 km/h) réalisable par toute embarcation même sommaire.

### **Les raisons de la deuxième arrivée des bretons en Armorique, migration des Saints.**

Ce serait, selon Gildas, suite aux violentes invasions saxonnes, dites « barbares », que l'exil se produisit, si on en juge par ces textes.

*« Les barbares nous jettent dans les flots, les flots nous rejettent vers les barbares ».*

Et Gildas de continuer :

*« Juste châtement des anciens, crimes, d'une mer à l'autre mer s'étala l'incendie venu d'Orient, attisé par des mains sacrilèges, dévastant les villes et les campagnes, et ne s'arrêtant que lorsque sa langue rouge et sauvage eût léché à peu près toute la surface de l'île, jusqu'à l'Océan occidental. Alors, sous les coups de bélier, les villes croulaient, les habitants, avec les chefs de leurs églises, les clercs et tout le peuple parmi les crépitements de la flamme tombaient morts à terre. Effroyable spectacle à travers les places publiques, portes des tours arrachées de leurs gonds, pierres des murs, saints autels, cadavres en lambeaux, rouges de sang coagulé et à demi gelé, tout était mêlé, broyé, comme sous un épouvantable pressoir. Pas d'autre sépulture que les maisons en ruines ou le ventre des bêtes et des oiseaux de proie ; je ne parle pas de l'âme des saints, si toutefois il s'en est trouvé beaucoup que les anges aient pu, en ce temps-là, porter dans les hauteurs des cieux. Combien de ces misérables, poursuivis jusque dans la montagne, étaient égorgés par masses ! D'autres, mourant de faim, se livraient pour toujours en esclaves, trop heureux d'échapper pour une heure à la mort. Il y en avait qui passaient la mer avec de grands gémissements, et sous les voiles gonflées, ils chantaient en ramant ».*

Saint Gildas « De excidio Britanniae », DEB.

Les « Annales Royales de 786 » relatant l'« invasion » bretonne des 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> siècles, ne disent pas autre chose.

*« Lorsque l'île de Bretagne avait été envahie par les Angles et les Saxons, une grande partie de ses habitants, traversant la mer, étaient venus s'établir à l'extrémité des Gaules dans le pays des Vénètes et des Coriosolites »...*

De son côté, Nora K Chadwick, historienne britannique, resituant dès l'époque du bas-empire Romain, fin du 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> siècles, le début de ces mouvements de population, indique que l'essentiel de la population émigrante venait de la région du centre est du Pays de Galles (Cornubia), territoire bien lointain des invasions des Jutes, Angles et des Saxons qui touchaient avant tout le littoral Est de l'Angleterre. Pour l'historienne, les causes de cette « fuite » vers l'Armorique résulteraient essentiellement de dangers venus d'Irlande, (raids pirates des Pictes et des Scots). Mais selon cette dernière hypothèse, il reste difficile de savoir quand eurent lieu les premières arrivées, et si elles furent plus militaires que civiles, et si l'immigration fut géographiquement progressive ou globale. C'est-à-dire si dans un premier temps elle ne concerna que l'ouest de l'Armorique et la côte de la Manche et ensuite sa partie méridionale (le vannetais), par pénétration soit maritime, soit terrestre.

Réfutant également l'argumentaire de Gildas, Magali Coumert précise en ces termes l'hypothèse de Nora K Chadwick.

*« Ces sources indiquent qu'une telle conception de la migration des Bretons existait dans la deuxième moitié du Moyen Age, mais ne nous éclairent pas directement quant aux fondements d'une telle conception. Or les sources insulaires contemporaines concernant une migration des Britanniques vers l'Armorique se limitent au sermon de Gildas, sans doute composé entre la deuxième moitié du Ve siècle et la fin du VIe siècle, dont il est beaucoup fait mention dans ce volume, fait allusion à un exil des Britanni, poussés à la mer par la conquête anglo-saxonne de l'île. Mais à mesure que progressent les résultats archéologiques sur l'Angleterre du haut Moyen Age, l'explication par la conquête anglo-saxonne devient d'autant moins satisfaisante, car ils ne montrent nullement une éviction des anciens habitants. La conquête fut continue du Ve au VIIIe siècle, avec des situations locales très différenciées. De nombreux royaumes brittoniques autonomes se maintinrent, proposant un lieu d'accueil proche pour d'éventuels migrants. En outre, comme Nora Chadwick le soulignait dès les années 1960, les recherches linguistiques mettent en avant les liens entre le breton armoricain et le cornouaillais (région nommée Dommonia), parlé dans l'une des régions les plus éloignées et longtemps résistantes aux pouvoirs anglo-saxons. On voit mal ce qui aurait motivé un départ soudain et massif des habitants de ces régions lors de la conquête anglo-saxonne. La plupart des hypothèses envisagent ainsi aujourd'hui un déplacement de groupes de Bretons étalé dans le temps.*

Magali Coumert. Dans *Histoires des Breagnes –1. Les mythes fondateurs*, M. Coumert et H. Tétrel éd., Brest, CRBC, 2010.

Helen Hamerow, « Professor of Early Medieval Archaeology à Oxford », l'une des meilleures spécialistes du monde anglo-saxon de l'époque, présente une autre cause à cette arrivée des « bretons » en Armorique.

*« Il y a peu de doute aujourd'hui que les anciens récits d'invasions et de remplacement des populations...sont, pour une large part, des « mythes des origines », conçus afin de servir des intérêts des élites régnautes d'époque postérieures en offrant l'idéologie unificatrice et apaisante qui leur apporterait la légitimité politique ».*

### **Comment se firent ces migrations ?**

Sur des bateaux tel celui découvert en 1864 à Nydam, construit en clins, avec des clous de fer, sans mât, de taille réduite, moins de 23 mètres par 3,25 de large. Ou avec cet autre bateau dit « bateau de Snape », qui est un « bateau tombe » datant du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle découvert à Snape dans le Suffolk. Bateau à clin d'une quinzaine de mètres de longueur. Les objets trouvés dans la tombe incluent des fragments d'un calice en verre de couleur verte du style Anglo-Saxon primitif, ainsi qu'un anneau en or de la période romaine tardive.

Ailleurs, à Sutton-Hoo, c'est un bateau à rames de 27 m de long et de 4,20 de large qui a été retrouvé

dans un tumulus daté du milieu du 7<sup>ème</sup> siècle. Ce dernier qui contenait un grand nombre de pièces d'argenterie byzantine et de monnaies mérovingiennes, démontre que l'actuelle Angleterre, dans la continuité des siècles précédents, outre ses relations étroites avec l'Armorique, était fortement reliée au monde méditerranéen soit par une route maritime longeant l'ouest de l'Europe soit par voie terrestre, sans doute les deux, tandis que, d'autre part, des céramiques de méditerranée orientale ont aussi été trouvées sur une dizaine de sites allant de la Cornouaille aux Hébrides.

Ce qu'en dit Marius Sepet au 19<sup>ème</sup> siècle ?

*« Les émigrations des saints sont autre chose que des émigrations individuelles ou des émigrations purement ecclésiastiques. Ce sont des bandes véritables, des clans, et quelquefois des tribus que les moines et les évêques de l'île de Bretagne amènent avec eux dans notre péninsule ; ou du moins de ces tribus et de ces clans ce que le fer et la peste ont épargné.*

*Et il n'est pas téméraire d'affirmer qu'à chaque saint qui débarque en Armorique venant de la Grande-Bretagne, c'est une nouvelle bande d'émigrés qui débarque avec lui. Nous savons donc dans cette émigration, que l'élément ecclésiastique, et en particulier les saints, tiennent une place immense ; nous savons que les moines et les évêques de l'île de Bretagne ont partagé avec les chefs de guerre l'important privilège de guider sur les flots les barques des émigrants bretons; nous savons pourquoi, enfin, de ces barques fugitives, monte et s'élève, comme la voix du commandant, la solennelle psalmodie des chants ecclésiastiques.*

*Parmi les monastères édifiés en Armorique par les émigrés bretons du sixième siècle, nous en remarquons un pittoresquement situé sur une colline dominant la mer et les rochers qui la bordent, à l'extrémité d'une des presqu'îles du pays vannetais, terre aujourd'hui fertile et plantureuse, alors en grande partie couverte de bois, rudement assaillie au sud par l'Océan grondeur, doucement caressée au nord par le calme Morbihan »; nous en remarquons un dont le nom de Ruis, dans les textes anciens Reum-Visii, serait celtique et rappellerait l'origine de ses premiers moines. La dernière partie du nom se retrouve dans Caer-Wys, dans le comté de Flint (Nord-Galles), et probablement aussi dans Powys (Pou-Vis, pays de Vis?), partie est de la Cambrie ». Marius Sepet*

Et questionnement toujours d'actualité ...

*« Ces populations insulaires migraient-elles par familles ou par clans entiers « Tud » ou « Kenedl », chaque d'entre eux étant gouverné par un « Mac'htiern », et débarquèrent-elles en Armorique sous la conduite de leurs chefs religieux et civils. Ces familles demeuraient-elles entre elles, tendant à se regrouper selon leurs lieux d'origine, principalement dans des contrées désertées. Ainsi, le nord de la péninsule armoricaine (notamment le Trégor) aurait-il été massivement peuplé par des gens originaires de Domnonée (actuels Devon et Somerset), au point de lui transmettre son nom et de même pour la Cornouaille, massivement peuplée par les Bretons des Cornouailles britanniques. Tandis que, les immigrants originaires de l'actuel Pays de Galles, ont plutôt peuplé le Pays de Léon et le Vannetais. Dans cette dernière région, l'immigration bretonne fut cependant moins importante, leur influence culturelle se fit donc moins ressentir, notamment au niveau linguistique ».*

Ces migrations furent-elles pacifiques ? Peut-être !!! Brutale ? Sans doute et parfois très certainement. Selon Grégoire de Tours, le prédécesseur de Waroc qui se nommait Canao, meurtrier de ses frères et maître d'une grande partie du vannetais, n'avait pas la réputation d'un chef breton pacifique, et on ne s'expliquerait pas également, la prise de Vannes par Waroch autrement, et même si l'évêque Tours, qui n'aime guère les Bretons, a tendance à amplifier quelques événements, on ne saurait ignorer ses écrits.

D'autres thèses admettent une occupation assez pacifique dans des espaces armoricains assez vides, libres de terres à acheter, peu peuplés.

### **Les Francs n'y seraient-ils pas aussi pour quelque chose...**

Procopé de Césarée, auteur byzantin du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, (Guerres, VIII, XX, 1-10) : écrit ceci : « *Trois nations nombreuses habitent l'île de Brittia : Angles, Frisons et Britanni. Si grand est apparemment leur nombre qu'elles émigrent chaque année en grand nombre de là, avec leurs femmes et leurs enfants, et vont chez les Francs. Eux les installent dans ce qui semble la partie la plus désolée de leur pays, et en conséquence de cela disent qu'ils prennent possession de cette île* ».

Le sud de la Bretagne fut-il pendant un temps, ou non, partiellement ou totalement sous la domination des Francs, ce qui pourrait expliquer, si c'était le cas, simple hypothèse, la facilité de ces implantations bretonnes en Armorique ?

Y aurait-il eu également une relation entre le traité de paix établi entre les Bretons et Clovis vers l'an 497, et une arrivée consécutive en Armorique de moines bretons, les « saints bretons », à cette même époque, ceux-ci voyant dans la conversion de Clovis à la chrétienté, un signe majeur pour venir dans une région encore mal ou peu chrétienne, où tout était à faire. Ceci indépendamment d'autres arrivées de « bretons », plus guerrières en d'autres temps ? Ceci se poursuivit-il ensuite comme ce texte pourrait le faire penser ?

« *En effet, I. Wood a analysé la préparation de la mission d'Augustin, par le pape Grégoire le Grand, peu après le début de son pontificat, en 590. Il a ainsi montré que les rois francs exerçaient, aux yeux du pape, une réelle tutelle sur le sud de l'Angleterre et que derrière les « prêtres voisins », que Grégoire accusait d'inaction face au paganisme anglo-saxon, il fallait bien comprendre le clergé franc, ainsi que le montrent par exemple sa correspondance avec Brunehaut et le soin qu'il mit à obtenir le soutien des souverains francs avant toute action. L'idée d'une tutelle exercée par les rois mérovingiens sur le sud de la Grande-Bretagne est d'ailleurs évoquée par Procopé de Césarée, un auteur byzantin du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, dans un passage il est vrai assez obscur. On trouve la même présentation chez Ermold Niger, un auteur franc du début du IX<sup>e</sup> siècle, qui rapporte que les Bretons furent autorisés par les Francs à s'installer sur le sol gaulois. Suivant ces auteurs, l'autorité du roi franc s'étendait donc au nord-ouest au-delà de son royaume, de part et d'autre de la Manche. Cette influence expliquerait aussi le choix matrimonial d'Ethelbert de Kent, qui épousa une princesse franque dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, ainsi que la diffusion des épées qui portent un anneau de dignité, indiquant un lien personnel entre leur détenteur et le roi franc. Or celles-ci sont retrouvées dans les royaumes francs, mais aussi dans le sud-ouest de l'Angleterre ».*

Magalie Coumert

### **Une implantation bretonne réussie, sous domination conflictuelle avec les mérovingiens.**

A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, Grégoire de Tours signale des « Britanni » jusqu'à Bourges mais emploie le nom de « Britannia » pour désigner une zone occidentale, allant jusqu'à la Vilaine et l'Oust à l'ouest, Vannes et Nantes au sud, et moins bien définie au nord-est. Il nomme un grand nombre de comtes et chefs bretons, tels Chanao, son frère Maclou, Conomer, Budic, Thierry, Jacob, Weroc et Vidimaclus, et reconnaît qu'ils ont chacun des territoires différents, mais ne les nomme ni ne les situe jamais les uns par rapport aux autres. Dans sa démonstration de l'importance du roi franc catholique, l'essentiel était sans doute, à ses yeux, que « *depuis la mort du roi Clovis, les Bretons sont toujours sous la domination des Francs et sont appelés comtes et non rois* ».

La Chronique dite de Frédégaire, composée à plusieurs mains entre environ 660 et 714, et même au-delà selon plusieurs historiens, ne dit pas autre chose quant à cette domination des Francs sur les Bretons. Si elle reprend tout d'abord les informations tirées de chroniques et récits antérieurs, dont l'œuvre de Grégoire de Tours, il n'en est pas de même pour sa dernière partie qui indique, à propos des Bretons, l'existence d'un roi nommé Judicaël (environ 590 à 650) et comment celui-ci se soumit au roi franc vers 630-635 après une campagne militaire perdue contre lui : « *Quand il entendit*

*cela, Judicaël, le roi des Bretons, prit à vive allure la direction de Clichy, pour aller trouver Dagobert avec de nombreux présents. Là, demandant pardon, il s'engagea à fournir réparation pour tout ce que les siens, ceux qui dépendaient du royaume de Bretagne, avaient pris illégalement aux leudes des Francs. Il promit aussi que lui-même et le royaume qu'il gouvernait en Bretagne seraient toujours soumis à l'autorité de Dagobert et aux rois des Francs ».*

Précédemment, une autre guerre avait opposé Bretons et Francs. En 560, Clotaire avait vaincu Chramme, chef breton.

### **La Presqu'île, est-elle, oui ou non, une terre Bretonne.**

Question quelque peu provocatrice puisque de par les cartes, elle est en Bretagne (ex Armorique) et plus encore, dans le Morbihan. La cartographie linguistique, des années 1900, fait d'elle la frontière sud séparant le pays de langue bretonne et celui de la langue « gallo ».

Terre bretonne ? Difficile à affirmer quoi que ce soit puisqu'il n'y a aucun nom en « Plou » dans les cinq communes de Rhuys. Un en « Lan » (Landrezac ?), un seul en « Tre » (Trevenaste), rien au niveau archéologique pour attester quoi que ce soit, et Gildas Bernier de regretter que la presqu'île ne présente pas davantage de ces toponymes « *caractéristiques des établissements bretons contemporains de l'émigration* ».

Le « Plou » pour Joseph Loth n'est pas symbole du pouvoir des clans d'outre-manche, c'est le cadre communautaire des premiers émigrés, devenus ensuite, « Paroisses primitives bretonnes ». D'autres auteurs faisant même remonter ces villages primitifs à l'antiquité et même au-delà.

Mais, en Rhuys pas de « Plou », pas d'arrivée directe de bretons par mer dès le début !!! Alors ?

Une autre hypothèse peut être proposée, celle d'une arrivée progressive ou tardive, de ces immigrants bretons dans le vannetais et en presqu'île de Rhuys, non par la mer comme le laisse penser le légendaire de St Gildas, mais en provenance par terre, soit du nord de la Bretagne ou de la région du Blavet, un peu plus à l'ouest. On a des noms en « Plou » au nord du Golfe du Morbihan et à l'Est. Ceci pouvant (peut-être) expliquer cela !!!

Peut-t-on alors penser en ce cas que la toponymie bretonne de Rhuys soit d'époque plus récente et n'ait pas été établie lors de l'arrivée des « bretons de Bretagne » ?

L'immigration, dans le pays Vénète dut se faire sur un temps assez long et non massivement, malgré la brutale prise de Vannes par Waroch en 578, conquête qui ne fut peut-être qu'une simple prise de pouvoir d'un groupe armé sur d'autres, mais qui affirma, pour un temps, la domination politique des Bretons sur les populations locales. Lequel Waroc s'en alla aussitôt piller quelques vignobles dans le pays nantais. Par contre, aucun indice de quoi que ce soit sur une éventuelle première arrivée de « Bretons » au 4<sup>ème</sup> siècle ?

Au cours des siècles suivants, si Vannes resta « franque », peuplée de « gallo-francs », ses campagnes durent être plus « colorées » par un mixage des anciennes populations et des migrants bretons, avec progressivement une assimilation des seconds par les premiers, même si les recherches archéologiques actuelles dans le vannetais n'ont pas permis de retrouver les résidences des chefs bretons, des 6<sup>ème</sup> au 9<sup>ème</sup> siècle.

*« En réalité, on ignore où résident durant les VIe-IXe siècle les quelques seigneurs bretons auxquels les sources font référence. Les résidences présumées de Conomor par exemple sont nombreuses, y compris dans le Vannetais. Elles sont concentrées sur les marges de ces territoires : Castel-Finans (Saint-Aignan), le château de Carnoët (Clohars-Carnoët). Les traditions populaires évoquées dès le XVIIIe siècle lui attachent également le site de Porh-Hoët-er-Saleu (Camors) par un rapprochement entre le toponyme Camors et le seigneur également appelé Comorre. Les résidences de ces seigneurs bretons ne sont finalement jamais identifiées par les textes ou par l'archéologie, mais ils semblent toujours associés à des environnements non urbanisés, en marge de l'ancienne cité et de l'évêché ». Lucie Jeanneret*

Sans doute dans un premier temps, ces « bretons » s'installèrent-ils, non dans les villes telle Vannes, mais dans les campagnes environnantes, relativement libres d'espace en se « fondant » avec la population indigène. Dans le vannetais, ces premiers emplacements bretons furent vraisemblablement Séné, Arradon, Surzur. Quant à la presqu'île de Rhuys, aucune trace de quoi que ce soit.

Définirent-ils les structures agraires du territoire ? Puis entreprenèrent-ils la conquête des quelques villes voisines ?

Un autre frein, peut-être à une domination franche des Bretons sur le vannetais est qu'au cours des siècles suivants, cette région, dont la presqu'île fait intégralement partie, fut la zone tampon, presque une « frontière » et donc un enjeu constant de domination entre « bretons » et « francs » que ces derniers fussent mérovingiens, carolingiens et capétiens.

Le Cartulaire de Redon indique qu'en 826, les populations peuplant la région située entre Vannes et la Vilaine se faisaient plus facilement comprendre des Francs que des Bretons et qu'ils luttaient contre ceux-ci vu leurs exactions. Est-ce là un témoignage significatif de la faiblesse numérique bretonne dans la région, à contrario d'une domination politique et militaire d'un groupe restreint sur le pays qui s'imposa plus par l'épée que par son nombre tout en reprenant les structures étatiques gallo-romaines et ultérieurement celles des Francs ?

Par contre la présence, non certifiée à ce jour, d'un monastère à St Gildas de Rhuys au 6<sup>ème</sup> siècle, attesterait, si cela devait être démontré, que peut-être, « quelque chose serait arrivé », mais quoi, de quelle importance, dans quel environnement humain déjà présent et s'agissait-il, s'il a réellement existé, d'un établissement religieux lié à l'arrivée des « bretons » ou non ; les chrétiens d'Armorique n'ayant pas forcément attendu l'arrivée de ceux de Bretagne pour établir les leurs.

Et, sans conclure le chapitre, mais en y ajoutant le questionnement de l'origine de la « bretonisation du territoire », on peut reprendre ce texte de Lucie Jeanneret.

*« Cette supposée spécificité bretonne<sup>2</sup>, bien que peu tournée vers l'analyse du réseau castral, a longtemps influencé les recherches. Bien plus que l'analyse de la mise en place de ces structures politiques, c'est la justification de la spécificité bretonne qui a été recherchée ou combattue. De récentes études montrent qu'au-delà du vocabulaire, certes spécifique à la Bretagne, les structures politiques, religieuses et sociales qui se mettent en place au cours du Moyen Âge ne sont guère différentes de celles observées ailleurs. Le point a ainsi été fait sur la question de la paroisse en Haute-Bretagne ainsi que sur la mise en place du peuplement, toujours en Haute-Bretagne. Ces études ont clairement démontré que la mise en place des cadres s'inscrivait sur le temps long et que l'arrivée des émigrants bretons n'a pas introduit dans la péninsule un fonctionnement entièrement déconnecté du mouvement carolingien.*

*Ces quelques données concourent à former l'image d'un Vannetais composite où coexistent plusieurs populations durant les Ve-IXe siècles. Le partage des prérogatives et des espaces apparaît hérité de la situation gallo-romaine : aux élites gallo-romaines puis franques de conserver Vannes et la tête de l'évêché<sup>3</sup>, de se maintenir en contact constant, voire sous la protection des rois francs ; aux immigrants bretons d'investir les marges de ce territoire encore à organiser, avant de progressivement se fondre dans une élite qui se retrouve, au IXe siècle, à Vannes et à Redon ».*

---

<sup>2</sup> « L'historiographie régionale bretonne est particulièrement marquée dès la fin du XVIIIe siècle par l'affirmation d'une identité culturelle et politique remontant au très haut Moyen Âge. A. de La Borderie est certainement l'érudit ayant, par sa production historique considérable (notamment son Histoire de la Bretagne en 6 volumes, publiée entre 1896 et 1914), le plus influencé la vision des historiens traitant de la question de la Bretagne médiévale. Son regard nationaliste l'a ainsi amené à lire les structures politiques et ecclésiastiques bretonnes comme des exceptions locales. L'ensemble de ces théories a depuis été largement réévalué ».

Lucie Jeanneret.

<sup>3</sup> L'implantation du christianisme dans le vannetais débuta sans doute vers la fin du 4<sup>ème</sup> siècle et s'il n'est pas certain qu'un évêque existait à Vannes en 453 lors du Concile d'Angers, il est par contre prouvé qu'à ceux de Vannes de 465 et 471, il y en avait un, Patern, d'origine incertaine, vénète ou gallo-romain.

*« Au concile de Vannes de 465 la présence d'un évêque du nom de Patern, nom certainement gallo-romain et nullement breton, est mentionnée. Ses successeurs, Dominius, Clement, Modestus (présent au concile d'Orléans en 511), Eunius, Regalis mentionnés vers les années 800 et 820... seront tous d'origine « gallo-romaine » et non bretonne. Le premier évêque breton n'est autre que Macliau (Maclivus- Meliavus) vers 550, dont l'accession au siège épiscopal est relatée par Grégoire de Tours.*

*L'origine gallo-romaine de ces premiers évêques n'est pas remise en cause, tout comme celle des évêques de Rennes et de Nantes, et ce, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle au moins. Cette origine n'indique rien de plus que le fait que la première communauté chrétienne de Vannes était composée principalement de gallo-romains et non de bretons, qui ne semblent présents dans ce secteur de la Bretagne qu'à partir de la fin du Ve siècle». Il n'est pas question en tout cas d'une quelconque apostolicité, même si la formulation de la lettre synodale du concile de Vannes paraît indiquer que le siège épiscopal existait avant l'ordination de Paternus.*

*Pour composer la vita tardive de ce dernier, on a recours au savoir-faire des hagiographes de Llanancarvan, dans le cadre des relations, assez étroites semble-t-il, qui, à la charnière des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, unissaient le monastère gallois et plusieurs abbayes bretonnes notamment celle, cornouaillaise, de Quimperlé, dont les dépendances s'étendaient en vannetais, mais également celle de Rhuys et vraisemblablement même celle de Redon ; cette imprégnation locale était si forte que l'hagiographe insulaire a pris soin de justifier l'indépendance du siège épiscopal à l'égard du métropolitain de Dol : écho assourdi du choix effectué dès 1096 par l'évêque de Vannes de « suivre » désormais l'archevêque de Tours ».*

### **Arrivée des Franc, peuple dominateur.**

De la seconde moitié du 6<sup>ème</sup> siècle au début du 10<sup>ème</sup> siècle, le conflit entre Bretons et Francs va s'accroître. N'a-t-on pas en présence deux peuples, l'un et l'autre invasifs, qui, pour le contrôle des territoires de l'Ouest, dont l'Armorique, vont durant près de trois siècles s'affronter militairement et politiquement. Faut-il y voir une émancipation progressive et armée des Bretons vis-à-vis des Francs, si on accepte l'hypothèse d'une domination ancienne des seconds sur les premiers, ou tout simplement deux « impérialismes » se heurtant car voulant chacun dominer un même territoire ? Et que représentaient ces peuples aux yeux des populations locales, ni bretonne, ni franque ? Et que représentaient en nombre ces peuples « invasifs », simples bandes armées ou peuple entier ?

### **La Vilaine, le Vannetais, proches de Rhuys, lieux de tous les conflits, chroniques de Grégoire de Tours.**

Rarement une région, le Vannetais, fut aussi disputée, prise et reprise entre Bretons et Francs. Grégoire de Tours (né en 538 ou 539 et mort à Tours en 594), dans son « histoire des Francs » mentionne très fréquemment ces premières incursions bretonnes au sud de la Vilaine, vers Nantes et à l'Est vers Rennes, en dénonçant les pillages et meurtres accomplis par les bretons, pas si pacifiques que cela, entre eux et contre les francs. Il décrit aussi les quelques batailles locales pratiquées par ces armées ou bandes armées.

Qu'écrivait donc l'évêque pour ce qui se passa en 590 ?

*« Les habitants de Tours, de Poitiers, de Bayeux, du Mans et d'Angers, marchèrent avec beaucoup d'autres en Bretagne, par ordre du roi Chilpéric, pour attaquer Waroch, fils de Mâlo, et s'arrêtèrent aux bords de la rivière de la Vilaine. Mais lui, tombant par ruse pendant la nuit sur les Saxons de Bayeux, en tua la plus grande partie. Puis le troisième jour, il fit la paix avec les capitaines du roi Chilpéric, et donnant son fils en otage, s'obligea par serment à demeurer fidèle au roi. Il rendit aussi la ville de Vannes, à condition que le roi lui en accorderait le gouvernement, promettant qu'il paierait tous les ans, sans qu'on fût obligé de les lui demander, les tributs que devait cette ville. Après quoi*



*l'armée s'éloigna de ce lieu. Ensuite le roi Chilpéric ordonna que les pauvres et les serviteurs de l'Église payassent l'amende pour n'avoir pas marché avec l'armée. Ce n'était pourtant pas la coutume qu'ils fussent soumis à aucune fonction publique. Waroch, quelque temps après, oubliant ses promesses et voulant revenir sur ce qu'il avait fait, envoya à Chilpéric, Éon, évêque de Vannes ; mais le roi irrité de colère, après l'avoir tancé, le condamna à l'exil ».*

Grégoire de Tours continue son récit en relatant les multiples attaques des bretons hors de leur territoire.

*« Les Bretons dévastèrent aussi cruellement le pays de Rennes, brûlant, pillant, emmenant les habitants captifs. Ils vinrent ravageant tout jusqu'au bourg de Saint-Aubin-le-Cormier. Le duc Beppolène fut envoyé contre les Bretons, et ravagea par le fer et le feu le reste de la Bretagne, ce qui excita de plus en plus la fureur des peuples.*

*« Les Bretons infestèrent cruellement les environs de Nantes et de Rennes ; ils enlevèrent une immense quantité de butin, ravagèrent les champs, dépouillèrent les vignes de leurs fruits et emmenèrent beaucoup de captifs. L'évêque Félix leur ayant fait parler par des envoyés, ils promirent de s'amender, mais ne voulurent accomplir aucune de leurs promesses »*

*« Les Bretons se précipitèrent sur le territoire de Nantes, pillèrent, envahirent les métairies, et emmenèrent des captifs. Ces nouvelles ayant été annoncées au roi Gontran, il ordonna de faire marcher une armée, et envoya aux Bretons un messenger pour leur dire de composer pour tout le mal qu'ils avaient fait, on qu'autrement son armée les passerait au fil de l'épée. Saisis de crainte, ils promirent de réparer tout le mal qu'ils avaient fait. Alors le roi fit partir des envoyés pour aller vers eux, savoir Namatius, évêque d'Orléans, Bertrand, évêque du Mans, avec des comtes et autres hommes du premier rang. Il y vint aussi des hommes considérables du royaume de Clotaire, fils du roi Chilpéric, qui allèrent dans le territoire de Nantes annoncer à Waroch et à Widimael tout ce qu'ordonnait le roi. Ceux-ci répondirent : Nous savons que ces cités appartiennent aux fils du roi Clotaire, et que nous-mêmes devons leur être soumis ; ainsi nous composerons sans retard pour tout ce que nous avons fait contre leurs droits. Ils donnèrent donc des cautions et souscrivirent des engagements, promettant de donner au roi Gontran et au roi Clotaire chacun mille sous de composition, et ils promirent aussi de ne plus faire d'irruption sur le territoire des cités qui leur appartenaient. La chose ainsi accommodée, les envoyés du roi s'en retournèrent et leur rapportèrent ce qu'ils avaient fait ».*

Et un peu plus tard.

*« Pendant ce temps-là, les Bretons commirent de grandes cruautés autour des villes de Nantes et de Rennes, et le roi Gontran ordonna de faire marcher contre eux une armée à la tête de laquelle il envoya Beppolène et Ébrachaire. Mais Ébrachaire craignant que, s'il obtenait la victoire avec Beppolène, celui-ci ne fût mis en possession de son duché, se prit d'inimitié contre lui, et, pendant toute la route, ils s'accablèrent d'insultes, d'injures et de malédictions, et commirent sur leur chemin un grand nombre d'incendies, de meurtres, de pillages et beaucoup d'autres crimes.*

*Ils vinrent à la rivière de la Vilaine, et l'ayant passée arrivèrent à celle de l'Aoust ; là ayant détruit les maisons du voisinage, ils firent un pont sur la rivière et toute l'armée passa. En ce temps-là un certain prêtre vint trouver Beppolène et lui dit : Si tu veux me suivre, je te conduirai jusqu'au lieu où est Waroch et te montrerai tous les Bretons réunis. Frédégonde, depuis longtemps ennemie de Beppolène, ayant appris qu'il marchait à ce combat, envoya au secours de Waroch, des Saxons de Bayeux qui portaient les cheveux coupés de la même manière que les Bretons et des vêtements semblables. Beppolène ayant marché avec ceux qui avaient consenti à le suivre, commença le combat, et, pendant deux jours, tua beaucoup de Bretons et de Saxons.*

*On rapportait en ce temps que Waroch ayant voulu fuir avec des navires chargés d'or et d'argent et*

*de ses autres effets, lorsqu'il eut pris le large, le vent s'éleva, ses navires furent submergés, et il perdit tout ce qu'il y avait mis<sup>4</sup>».*

Grégoire de Tours, Histoire des Francs. Livres V, VI, IX, X.

### **Suite du conflit...contre les francs mérovingiens et carolingiens.**

Et un peu plus tard, vers 635, Judicaël roi des bretons alla à Clichy rencontrer Dagobert le roi des Francs pour faire sa soumission, ce qui n'empêcha pas en 753, Pépin le Bref de reprendre Vannes aux bretons et d'y établir les « Marches de Bretagne », en s'appuyant sur cette ville, ainsi que sur Rennes et Nantes.

Puis, pas moins de huit interventions militaires franques ; entre cette date et 830 (786, 799, 811, 818, 822, 824, 825 et 830) ; se feront en Armorique, et chemin inverse, ne verra-t-on pas les Bretons aller jusqu'à Angers, Nantes et le Mans, en pratiquant rapines et violences, en réponse aux Francs qui faisaient de même. Et tandis que le peuple supportait les conflits, les princes ou comtes des deux bords s'alliaient, se mésalliaient au grès des événements, de l'intérêt du moment quitte à voir des Francs s'allier à des Bretons pour combattre d'autres francs, la réciproque existant également du côté breton.

Nous n'avons que des connaissances réduites au sujet de ces opérations militaires de l'époque, et les « Annales Regni Francorum » sont peu loquaces à ce sujet. Si les campagnes militaires de 786 furent apparemment difficiles pour les Francs, bien que l'armée commandée par le sinescalcus, Adulfus (Audulf) se soit emparée de places fortes bretonnes situées dans les forêts et les marécages bretons en y faisant de nombreux prisonniers, celles de 799 et 811 furent un véritable succès pour les armées de Charlemagne. Puis, l'empereur disparu, la rivalité reprit avec son fils Louis Le Pieux. *« Nous sommes moins bien informés sur la deuxième campagne militaire de Louis le Pieux, en Bretagne. Emrold le Noir ne s'attarde guère et ne cite ni la date de l'évènement ni le meneur des rebelles. Les annales d'Eginhard combleront heureusement cette lacune. En 822 les comtes des Marches de Bretagne tentèrent de soumettre, un certain Breton nommé Wihomarch, qui restait en état de rébellion, et ravagèrent tout par la flamme et le fer. Deux ans plus tard, Louis le Pieux, doit encore intervenir directement. Ayant enfin réuni ses troupes de toutes parts, il se dirigea vers Rennes, cité contigüe aux frontières de la Bretagne. Là, divisant son armée en trois corps, il en confia deux à ses fils Pépin et Louis, se réserva la troisième, pénétra dans la Bretagne et la ravagea par le fer et par le feu. Après avoir employé 40 jours et plus à cette expédition et reçu les otages qu'il avait ordonné au perfide Breton de lui livrer, il partit le 17 novembre pour la ville de Rouen ».*

Pierre Yves Quémener (St Servais et les Bretons)

En 799 la totalité de l'Armorique est sous la domination des Francs, et ce sera à partir de ce moment que, sur les « marches » de Bretagne, sont nommés des comtes Francs, tels Froald et ensuite de Gui, pour ne citer qu'eux, issus de la famille carolingienne des Widonides, montrant par cela la domination des Francs sur le territoire, qui durera une partie du 9<sup>ème</sup> siècle, et ce sera en 831 que Louis le Pieux, accordera au comte breton Nominoë, la charge de garder l'Armorique dans le giron franc en lui accordant le titre de « missus imperatoris in Britannia ».

De ce fait, et afin d'affirmer son pouvoir, Nominoë, favorisera la création de l'abbaye St Sauveur de Redon fondée par Conwoïen en 832 en lui affectant, en ressource, une part de la « *plebicula* » paroisse de Sarzeau, le territoire d'Arzon, et sans doute d'autres espaces littoraux, on mentionne le cas de Penvins, toutes ces donations confirmées par Louis Le Pieux.

Peu après, à l'avènement de Charles Le Chauve, en 840, ce chef breton, s'émancipant des rois Francs, reprend Vannes et, face à la faiblesse de ceux-ci, établit son pouvoir en Bretagne. N'est-il

---

<sup>4</sup> Selon quelques historiens, vers 590, Waroch aurait envoyé ses bateaux de Vannes à destination des Iles du Mor Braz, Houat (Siata), Hoëdic (Arica), Belle-Ile (Vindilis), à l'abri de l'armée franque. Y eut-il naufrage ou simple échouage ? Se pourrait-il que ce trésor soit au fond, quelque part entre Port-Navalo et les îles du Mor Braz ?

pas considéré comme le premier souverain de la Bretagne ?

Cela provoqua aussitôt de nouveaux le conflit avec les carolingiens ; la guerre recommença en 843, 845, 849, 851. Les batailles de Messac, Ballon (845, lourde défaite des Francs) et Jengland mirent aux prises les mêmes traditionnels ennemis le long de la Vilaine et ailleurs comme cette chronique, très partisane, de St Bertin le mentionne :

*« En ce temps (844) le Breton Noménoé, dépassant insolemment les confins qui lui avaient été assignés à lui et à ses prédécesseurs, vint jusqu'au Mans, dépeuplant le pays en long et en large, mettant aussi le feu dans beaucoup d'endroits; mais là ayant appris que les Normands avaient fait irruption en dedans de ses frontières, il fut forcé de revenir ».*

*« En 849, Le Breton Noménoé avec sa perfidie accoutumée s'empare d'Angers et des pays circonvoisins ».*

Annales de l'abbaye de St Bertin (830-882).

Difficile d'imaginer sur ces longues périodes que la presqu'île n'ait pu entendre le fracas si proche des armes, et n'ait pas eu à subir des occupations alternées, soit des bretons, soit des francs et diverses conséquences, même si au final, la presqu'île resta sous domination politique bretonne, sans que forcément la population l'ait été. Le manque de documents et l'absence de fouilles archéologiques nous rendent aveugles et sourds sur cette époque qu'on ne peut aborder que par les chroniques.

A la fin du 9<sup>ème</sup> siècle, les invasions normandes vont modifier totalement le paysage politique et la cartographie régionale. Il en sortira une principauté bretonne renforcée, mais avec des dynasties duciales qui après celle de Cornouaille (1066 - 1156), seront Plantagenet, et capétiennes dès 1221, donc « Franc ».

### **La fermeture progressive des ateliers de frappe monétaire mérovingienne dans le vannetais est-il un indicateur de la mainmise bretonne sur cette région et de la fin de l'influence des francs ?**

La monnaie utilisée en Bretagne était le « trien, tremisse », monnaie mérovingienne. On trouvait des ateliers de fabrication de cette monnaie à Rennes, Nantes et à Vannes.

*« La fermeture progressive des ateliers de la région est reliée à l'avancée bretonne de la fin du 6<sup>ème</sup> et du début du 7<sup>ème</sup> siècle vers l'Est du Massif Armoricaïn. En effet, à partir du phasage des émissions armoricaines mis en place à l'aide des typochronologies, nous avons pu comparer la répartition des ateliers fonctionnant durant une phase donnée à celle des découvertes monétaires contemporaines. Nous avons ainsi pu observer qu'avant les environs de 575 les ateliers de Vannes et Nantes frappaient monnaie; cependant, à partir de cette date Grégoire de Tours mentionne que la ville de Vannes fut prise par le chef breton Waroch. A cette même période, d'autres ateliers ont ouvert dans la région de Guérande, comme celui de Campbon, et quelques années après (vers 590) celui de Besné, alors qu'on installait au sud de la Loire ceux de Rezé et Port Saint Père. À la fin du 6<sup>ème</sup> siècle, vers 590, Grégoire de Tours mentionne que Vannes a été brièvement reprise par les Francs et définitivement perdue, date correspondant aux seuls tremisses de monétaires connus pour l'atelier. Ainsi, à partir de la fin du 6<sup>ème</sup>, nous avons pu observer la fermeture progressive des ateliers monétaires mérovingiens armoricains: Vannes peu après 590, suivie de celle de Besné. Durant les années 610 à 620, ce fut le tour de l'atelier de Campbon, et entre 620 et 630 de celui de Nantes alors que dans le même temps, les ateliers du sud de la Loire, de même que celui de Rennes, continuaient à frapper monnaie. L'arrêt de la circulation monétaire (par l'étude des découvertes) semble également suivre ce phasage: on ne rencontre en effet au nord de la Loire aucune découverte postérieure au règne de Constant II, alors que des monnaies plus tardives ont circulé au sud, comme les deniers découverts à Rezé ou Saint-Brévin-les-Pins. »*

Benjamin Le Roy, « Les monnayages mérovingiens armoricains »

## Les Normands arrivent, 843 à 939<sup>5</sup>, le siècle maudit.

*« A furore normannorum, libera nos, domine »...*

Telle est l'invocation des litanies carolingiennes qui vont rythmer la vie en Bretagne et en Armorique durant ces siècles, face à l'arrivée des Normands, qui dans une de leur Saga s'expriment ainsi :

*« La tempête aide à nos rameurs*

*L'ouragan est à notre service*

*Il nous mène là où nous voulons aller »*

On ne saurait trop insister, ici en presque île comme ailleurs, sur l'importance de ce que fut cet épisode normand<sup>6</sup> pour toute l'Europe. Sans doute l'Armorique (Bretagne actuelle) eut-elle à subir une telle invasion, mais il ne faut pas oublier que l'épopée viking couvrit tout le continent européen dès 753. L'Angleterre, l'Espagne, l'Islande, la Russie, la mer Noire et les îles de Méditerranée (Sicile) subirent les assauts normands de façons toutes aussi violentes les unes que les autres sans que cela aboutisse systématiquement, comme en Sicile, à la création d'un royaume dont les éléments architecturaux sont toujours bien présents.

### Les témoignages contemporains de ces événements sont peu nombreux.

D'autres souvent postérieurs aux faits mentionnés, ayant été rédigés à partir du 11<sup>ème</sup> siècle par les moines des abbayes, ne doivent être considérés comme d'une fiabilité absolue.

On retiendra pour notre région essentiellement les « Annales dites de St Bertin », écrites de 835 à 861 par l'évêque de Troye, Prudence, puis jusqu'en 882 par l'archevêque de Reims, Hincmar, complétées par un fragment des Annales de Metz, 883-903.

Puis, au cours du 10<sup>ème</sup> siècle et jusque vers la fin du 11<sup>ème</sup> siècle, les meilleurs annalistes de la Gaule et témoins de ces événements furent, sans conteste, un moine anonyme de la grande abbaye Saint-Vaast d'Arras, et un prêtre de Reims, Flodoard (894-966).

*« Cependant les pirates danois, venus des rives du Nord, firent irruption sur le territoire de Rouen, et, promenant partout la fureur du pillage, du fer et des flammes, livrèrent la ville, les moines et le reste du peuple au carnage et à la captivité, dévastèrent tous les monastères, ainsi que tous les autres lieux voisins de la Seine, ou les laissèrent remplis d'effroi, après en avoir reçu beaucoup d'argent ».*

Annales de St Bertin

*« La liste était déjà longue, en 888, des villes qui, en dépit de leurs murailles, avaient succombé à l'assaut des Normands : ainsi Cologne, Rouen, Nantes, Orléans, Bordeaux, Londres, York, pour ne citer que les plus illustres.*

*Sur l'Escaut, on les vit jusqu'à Cambrai ; sur l'Yonne, jusqu'à Sens ; sur l'Eure, jusqu'à Chartres ; sur la Loire, jusqu'à Fleury, bien en amont d'Orléans. En Grande-Bretagne même, où les cours d'eau sont, au-delà de la ligne des marées, beaucoup moins favorables à la navigation, l'Ouse les mena cependant jusqu'à York, la Tamise et un de ses affluents jusqu'à Reading. Si les voiles ou les rames ne suffisaient pas, on avait recours au halage ».*

Annales de St Bertin.

N'ayant aucun document se rattachant directement à la presqu'île, ou source historique fiable, on ne peut que s'en tenir à des hypothèses issues des études et témoignages généraux tels ces écrits de Flodoard.

---

<sup>5</sup> 843, prise de Nantes par les Normands ; 939, Alain Barbetorte les chasse de Bretagne.

<sup>6</sup> C'est le terme « Normand » qu'utilisent les contemporains de ces invasions, sous les termes de « Normannorum », « Normanni » et « Marconannos » et non celui de Vikings.

*« Les normands ravagent toute la Bretagne située à l'extrémité de la Gaule, en bordure de mer. Ils enlèvent, vendent et chassent massivement les bretons ».*

*En 921*

*« Il y eut cette année plusieurs tempêtes en divers lieux; des hommes furent tués de la foudre et des maisons brûlées de même; la chaleur de l'été fut considérable, et on eut beaucoup de foin; il y eut une sécheresse presque continuelle, pendant les trois mois de juillet, d'août et de septembre; le comte Robert assiégea, pendant cinq mois, les Normands qui s'étaient emparés du fleuve de la Loire, reçut d'eux des otages, leur accorda, avec le pays de Nantes, la Bretagne qu'ils avaient dévastée, et ils commencèrent à recevoir la foi de Jésus-Christ ».*

*En 931*

*« Le Normand Incon, qui demeurait près de la Loire, pénétra avec les siens en Bretagne; et après avoir vaincu, chassé et tué les Bretons, il s'empara du pays ».*

Pour cette même année, la Chronique de Nantes relate ainsi le sort des populations, *« Seuls les pauvres bretons cultivant leur terre restèrent sous la domination des barbares, sans guides et sans soutiens ».*

*En 937*

*« Les Bretons revinrent après de longs voyages dans leur pays, et eurent de fréquents combats avec les Normands, qui avaient ravagé la terre limitrophe de la leur; ils restèrent vainqueurs, et reprirent les pays dévastés ».*

#### **Une efficace technique de combat.**

A ce sujet, on pourrait reprendre ce que disait Sidoine Appolinaire quelques siècles avant, au sujet des attaques saxonnes qui frappaient le littoral atlantique au 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> siècles : *« Ils apparaissent à l'improviste, mais si leur arrivée est prévue, ils vous glissent entre les doigts. Ils évitent ceux qui les attendent de pied ferme, terrassent ceux qu'ils surprennent. Quand ils vous poursuivent, ils vous atteignent bientôt ; quand ils fuient, ils sont insaisissables...La tempête donne une fausse sécurité à ceux qui sont envahis ».*

En Bretagne (ex Armorique), le maximum de ces attaques se fit aux moments de grands troubles, époques pendant lesquelles Francs et Bretons se combattaient régulièrement pour la domination de la Bretagne et de ses marches. Ceci ayant comme originalité de voir parfois, bretons et normands s'allier contre les francs, puis ces alliances s'annuler. Mais on vit aussi des factions bretonnes (en fonction du prétendant au poste de roi des bretons, titre pour lequel on se battait) s'opposer entre elles et donc s'allier avec les normands, eux-mêmes souvent divisés selon leurs origines « norvégienne ou danoise » et se combattre mutuellement.

D'autre part, les Normands de Normandie, ayant créé un duché conséquent, s'allièrent parfois aux rois des Francs ou à des chefs bretons, pour combattre les Normands du sud Bretagne, qui outre des occupations passagères du pays de Nantes, ne surent jamais créer un réel duché ou principauté. Si les peuples du littoral connaissaient depuis fort longtemps les actes de piraterie, les invasions normandes, par leur durée, leur ampleur et leur violence, déstructurèrent un ordre ancien issu de l'époque gallo-romaine et de l'arrivée des bretons au 6<sup>ème</sup> siècle.

Le Mor Braz bien protégé par les îles d'Hoëdic, d'Houat et par la presqu'île de Quiberon formant une mer calme, représentait un havre favorable aux longues escales, sans grand danger pour les navires normands non pontés, tels que décrit par ce texte : *« C'étaient des barques non pontées, par l'assemblage de leur charpente chefs-d'œuvre d'un peuple de bûcherons, par l'adroite proportion des lignes créations d'un grand peuple de matelots. Longues, en général, d'un peu plus de vingt mètres, elles pouvaient se mouvoir soit à la rame, soit à la voile, et portaient chacune, en moyenne, de quarante à soixante hommes, sans doute passablement entassés. Leur rapidité, si l'on en juge*

*par le modèle construit à l'imitation de la trouvaille de Gokstad, atteignait, sans peine, une dizaine de nœuds. Le tirant d'eau était faible : à peine plus d'un mètre. Grand avantage, lorsqu'il s'agissait, quittant la haute mer, de s'aventurer dans les estuaires, voire le long des fleuves. Or, en ce temps, même dans les régions les plus favorisées, la population, au regard de nos mesures actuelles, n'avait qu'une faible densité. Partout des espaces vides, des landes, des forêts offraient des cheminements propres aux surprises ».*

La position géographique de Rhuys, avec ses plages aisées pour l'échouage, (Le Fogo, St Gildas, Penvins), et située au croisement des routes maritimes allant vers Vannes au nord (le Golfe), vers la Vilaine et la Loire à l'Est, et vers Houat et Belle-Ile au sud-ouest, ne dut pas laisser indifférent les envahisseurs, pas plus que les îles de Houat et Hoëdic qui furent complètement ravagées et vidées de leur population. Ces dernières ne servaient-elles pas de base de départ vers le littoral, la Vilaine et la Loire, avec toujours la même tactique, surprise et rapidité d'intervention, comme Sidoine Appolinaire nous l'a précisé pour une autre époque au sujet d'autres envahisseurs. L'île de Groix où fut retrouvée une sépulture Normande jouait le même rôle pour l'actuelle région lorientaise.

### **Un siècle très compliqué.**

Dès les années 799 et 819, règnes de Charlemagne et de son fils Louis Le Pieux, des premières attaques avaient touchées l'île de Ré. Puis en l'an 820, selon les « Annales Regni Francorum », une expédition scandinave gagna les côtes de Vendée, la région de Bouin en fut dévastée. Entre 819 et 835, les monastères de Noirmoutier et de l'île de Ré sont ravagés à leur tour.

Le 24 juin 843 Nantes est prise, pillée, l'évêque tué. Soixante-sept bateaux Viking auraient ainsi « remonté » la Loire. Cet événement qui frappa les esprits ne put se réaliser, entre autre causes, que par l'absence du duc de Nantes, Renaud qui avait été tué quelques jours auparavant près de la Vilaine, par les bretons de Nominoë associé à l'ancien comte de Nantes, Lambert.

*« Des pirates Normands arrivés dans la ville de Nantes, après avoir tué l'évêque et beaucoup de clercs et de laïcs sans distinction de sexe et avoir pillé la ville, allèrent dévaster les parties inférieures de l'Aquitaine; enfin arrivés dans une certaine île, ayant fait venir de la terre, ils firent des maisons pour hiverner, et s'y établirent comme en une perpétuelle ».*

En 847, « Les Danois viennent dans les parties inférieures de la Gaule habitées par les Bretons, et l'emportent trois fois sur eux dans les combats. Noménoé vaincu fuit avec les siens, puis, par des présents qu'il leur envoie, il écarte les Danois de son pays ».

Annales de St Bertin

Les vikings danois dirigés par Godfrid, y revinrent en 853 pour y rester près de 80 ans avant d'en être chassé en 939.

*« Les Danois, au mois de juillet (853), quittent la Seine, vont sur la Loire, et dévastent la ville de Nantes, le monastère de Saint-Florent et les lieux voisins ».*

Selon les « Gestes des Saints de Redon » en 853, ces normands commandés par Guofrior (Godfrid) auraient été assaillis dans l'estuaire de la Vilaine par une tempête épouvantable soulevée par les prières des moines, mais ne serait-ce pas là qu'une simple légende !

Ce qui, par contre est réel, c'est qu'en 854 trois cents voiles (130 bateaux) dirigées par Sigtrygg (Sidric) chef normand, entrent en Vilaine à destination de Redon, et, en cette même année, Vannes est assiégée et prise. L'évêque Courantgen et le comte Pascweten sont faits prisonniers. Pour sa libération, payée par l'abbaye de Redon auprès des normands, Pascweten nous apprend, qu'en 857, il leur donna en remerciement une saline et un domaine.

La Vilaine leur servant de route en 875 et 920, les Normands sont de nouveau à Redon. Rhuys étant sur leur route, on peut imaginer une halte et quelques dégâts comme ce sera le cas en 878, année durant laquelle le chef normand Hasteinn ravagea le littoral morbihannais. Vannes et le vannetais,

dont la presqu'île, qui avaient déjà été pillés en 850, 854, le seront de nouveau en 880, avant qu'Alain le Grand ne batte les normands près de Questembert.

Difficile donc d'imaginer que ces hardis navigateurs et farouches guerriers n'aient pas fait escale et main basse sur la presqu'île en y passant à chaque fois.

En même temps éclate en Bretagne une guerre civile qui oppose deux prétendants au titre de roi, d'abord Pascweten contre Gurwant et dès leurs décès, Judicaël contre Alain.

Ce conflit face à l'immense menace normande cessera en 889 lorsque, Alain dit le « Grand », restera le seul roi.

A son décès, sans héritier, ce sera de nouveau la confusion et l'effondrement de la Bretagne qui n'est plus gouvernée ni défendue. De 913 à 936 c'est la disparition de la région, l'effondrement de la société et la fuite des princes, machtierns (chefs de villages celtiques) et moines.

En 914 et 919 deux raids normands constitués par les flottes d'Othor et de Hroald, détruisent l'abbaye de St Gildas de Rhuys qui avait déjà subi une attaque en 888, et ruinent de nouveau tout le vannetais. En 919, Rögnvaldr (Ragenold) prend Nantes et de 919 à 937 les Vikings s'installent durablement autour de l'estuaire de la Loire, sur l'île Bothie, à Nantes et à La Roche-Bernard, y établissant un « royaume ».

C'est l'époque, 920, suite à la destruction de l'abbaye de St Gildas de Rhuys, du légendaire grand exode de ses moines vers Issoudun dont le retour vers la presqu'île se fera fin 1008 ainsi que le redressement de l'abbaye, par Félix.

Au 11<sup>ème</sup> siècle, Vitalis, l'auteur de la vie de St Gildas parle ainsi de cette époque vieille d'un siècle: *« cités, châteaux, églises, maisons, monastères d'hommes et de femmes, tous furent livrés aux flammes et le terre réduite à ne plus être, par le jugement de Dieu, que désert et solitude car il n'y avait plus là ni maisons habitées ni voix humain et dans les églises gîtaient les bêtes sauvages ».*

Pour la presqu'île, on peut sans se tromper affirmer que la destruction de l'abbaye de St Gildas et le pillage des autres « villages » côtiers a dû vider une partie de la population, sans doute ses élites, du territoire à l'exception de celle, trop pauvre pour partir, qui resta vraisemblablement travailler sous l'autorité normande sous forme de tributs à payer.

Seraient donc partis les moines, les seigneurs locaux et avec eux une partie de la culture « bretonne » issue des arrivées des 4<sup>ème</sup> au 7<sup>ème</sup> siècle. Ils reviendront un siècle plus tard, pour beaucoup du Val de Loire, francisé et alliés des capétiens.

Suite aux victoires d'Alain II dit « Barbetorte », chef des bretons, entre 936 à 939, les vikings quittent définitivement la région, même s'ils y reviendront quelquefois de 980 à 1030. La saga de Saint Olaf mentionne au tout début du 11<sup>ème</sup> siècle la prise de Guérande par des pirates normands. Rhuys n'est pas loin, la presqu'île est toujours sur le chemin, mais ce seront là, les dernières incursions de cette migration nordique vers le sud.

Tout ceci amena un ordre nouveau qui, débuté vers le début du 11<sup>ème</sup> siècle, marqua le début de la féodalité et de l'emprise ducale puis royale sur le pays ainsi que l'affirmation des ordres religieux. Dès la fin des invasions normandes, le clergé revient, plus puissant que jamais, bénédictins et cisterciens reconstruisent les édifices (1008 pour l'abbaye de St Gildas) et des prieurés, restaure une certaine civilisation, encadre la population et assume pleinement le pouvoir tandis que tout au long du 12<sup>ème</sup> siècle un élan pour l'ascétisme entraîne dans les forêts de nombreux hommes et femmes. La fin des invasions normandes, et sarrasines au sud de la France, marqua l'entrée de notre territoire dans la « modernité ».

### **Des traces ?**

Une problématique intéressante est de savoir quelles traces ces envahisseurs nordiques auraient pu laisser dans la presqu'île, y ont-ils établi une colonie de peuplement, ont-ils laissé quelques éléments dans la toponymie locale, et qu'est-il advenu de la population restée sur place ? Si on en croit les témoignages de l'époque ou postérieurs, le pays est déstructuré, les élites ont fui et seules, sans doute, sont restées par obligation, quelques populations paysannes, sans doute peu nombreuses et dispersées. L'archéologie n'a fournie aucune indication d'une quelconque implantation normande locale, aucune sépulture comme à Groix, et peu de traces de toponymie dans le vannetais. Peut-être le mot de « Bec » (ruisseau), dans le mot de Becquerel ; « Ras » (courant), « Nes » (cap)... Est-on ici loin du mot « Nis » qui définit la pointe de Penvins face à Pénerf, simple hypothèse !! Tout ceci n'excluant pas une possible, mais non probable, implantation locale aujourd'hui oubliée.